

« Immortelle randonnée »

Parti « malgré lui » sur le chemin de Compostelle, Jean-Christophe Rufin revient sur cette expérience dans son dernier livre. Extrait en avant-première, alors que sort notre numéro spécial *Compostelle, marcher vers l'essentiel*.

Jean-Christophe Rufin

Pourquoi ?

C'est évidemment la question que se posent les autres, même quand ils ne vous la posent pas.

Chaque fois qu'au retour vous prononcerez la phrase « *Je suis allé à Compostelle à pied* », vous noterez la même expression dans les regards. Elle traduit d'abord l'étonnement (« *Qu'est-ce qu'il est allé chercher là-bas ?* ») puis, à une certaine manière de vous dévisager à la dérobée, la méfiance.

Rapidement, une conclusion s'impose : « *Ce type doit avoir un problème.* » Vous sentez le malaise s'installer. Heureusement, nous vivons dans un monde où la tolérance est une vertu : l'interlocuteur se ressaisit bien vite. Il peint sur son visage une mimique enthousiaste qui exprime la joie, en même temps que la surprise. « *Quelle chance tu as !* » Et il ajoute car, tant qu'à mentir, autant le faire avec conviction et emphase : « *C'est mon rêve de faire ce chemin un jour...* »

La question du « pourquoi » s'arrête en général sur cette phrase. En avouant qu'il caresse le même projet que vous, votre interlocuteur vous dispense, en même temps qu'il se dispense, de dissenter sur les raisons qui peuvent pousser un adulte normalement constitué à marcher près de mille kilomètres avec un sac sur le dos. Alors, tout de suite, on peut passer au « comment » : étais-tu seul ? Par où es-tu passé ? Combien de temps cela t'a-t-il pris ?

Il est heureux que les choses se déroulent ainsi. Car les rares fois où, au contraire, on m'a posé frontalement la question : « *Pourquoi êtes-vous allé à Santiago ?* », j'ai été bien en peine de répondre. Ce n'est pas un signe de pudeur mais plutôt de profonde perplexité.

Au lieu d'exprimer son embarras, la meilleure solution est encore de livrer quelques indices, au besoin en les inventant, pour égayer la curiosité de celui qui vous interroge et le mener sur de fausses pistes : « *Il y avait des coquilles Saint-Jacques sur les monuments*

dans la ville de mon enfance » (piste freudienne). « *J'ai toujours été fasciné par les grands pèlerinages du monde* » (piste œcuménique). « *J'aime le Moyen-Âge* » (piste historique). « *Je voulais marcher vers le soleil couchant jusqu'à rencontrer la mer* » (piste mystique).

« *J'avais besoin de réfléchir.* » Cette dernière réponse est la plus attendue, au point d'être considérée généralement comme la « bonne » réponse. Elle ne va pourtant pas de soi. N'est-il pas possible et même préférable, pour réfléchir, de rester à la maison, de traîner au lit ou dans un fauteuil, ou, à la rigueur, de faire quelques pas sur un itinéraire proche et familier ?

Comment expliquer à ceux qui ne l'ont pas vécu que le Chemin a pour effet sinon pour vertu de faire oublier les raisons qui ont amené à s'y engager ? À la confusion et à la multitude des pensées qui ont poussé à prendre la route, il substitue la simple évidence de la marche. On est parti, voilà tout. C'est de cette manière qu'il règle le problème du pourquoi : par l'oubli. On ne sait plus ce qu'il y avait avant. Comme ces découvertes qui détruisent tout ce qui les a précédées, le pèlerinage de Compostelle, tyrannique, totalitaire fait disparaître les réflexions qui ont conduit à l'entreprendre.

On aperçoit déjà ce qui fait la nature profonde du Chemin. Il n'est pas débonnaire comme le croient ceux qui ne se sont pas livrés à lui. Il est une force. Il s'impose, il vous saisit, vous violente et vous façonne. Il ne vous donne pas la parole mais vous fait taire. La plupart des pèlerins sont d'ailleurs convaincus qu'ils n'ont rien décidé par eux-mêmes mais que les choses « *se sont imposées à eux* ». Ils n'ont pas pris le Chemin, le Chemin les a pris. De tels propos, j'en ai conscience, rendent suspect aux yeux de ceux qui n'ont pas connu cette expérience. Moi-même, avant de partir, j'aurais haussé les épaules en entendant ce genre de déclarations. Elles sentent la secte à plein nez. Elles révoltent la raison.

Pourtant, très vite, j'ai constaté leur justesse. Chaque fois qu'il s'est agi de prendre une décision, j'ai senti le Chemin agir puissamment en moi et me convaincre, pour ne pas dire me vaincre.



ÉCRIVAIN ET ACADÉMICIEN, ambassadeur au Sénégal de 2007 à 2010, Jean-Christophe Rufin, 60 ans, est aussi médecin – pionnier de l'association Médecins sans frontières –, historien et lauréat du prix Goncourt en 2001 pour *Rouge Brésil*. Son prochain livre, *Immortelle Randonnée Compostelle malgré moi*, sort le 5 avril 2013, aux éditions **Guélin**. À commander page 13



À l'origine, j'avais simplement décidé de faire une grande marche solitaire. J'y voyais un défi sportif, un moyen de perdre quelques kilos, une manière de préparer la saison de montagne, une purge intellectuelle avant d'entreprendre la rédaction d'un nouveau livre, le retour à une nécessaire humilité après une période marquée par les fonctions officielles et les honneurs... Rien de tout cela en particulier mais tout à la fois. Je n'avais pas envisagé précisément de parcourir le chemin de Saint-Jacques. Il n'était qu'une des très nombreuses options que j'envisageais, du moins le croyai-je. J'étais encore à la phase où l'on rêve sur des livres, des récits, où l'on regarde des photos et des sites Internet. Je me croyais libre de décider, souverain. La suite devait me montrer que j'avais tort. Peu à peu, mon choix s'est restreint et les options se sont resserrées (tiens, tiens !) autour des itinéraires vers Saint-Jacques.

Finalement, je n'ai retenu que deux possibilités : la Haute Route pyrénéenne et le chemin de Compostelle par le nord. Les deux partent du même point : Hendaye. Il était donc possible de repousser la décision jusqu'à l'extrême limite. Je pouvais même à la rigueur choisir à la dernière minute, une fois arrivé sur place. Je rassemblai un équipement qui pouvait convenir pour l'un comme l'autre des itinéraires. La Haute Route traverse le massif pyrénéen d'ouest en est. Plusieurs variantes sont possibles : par des sentiers ou « hors piste ». Elle prend environ 40 jours. Elle est plus montagnarde et plus sauvage que le Chemin. Je me préparai donc à une longue marche en autonomie quasi totale et en milieu froid. Qui peut le plus peut le moins : si je choisissais finalement le chemin de Saint-Jacques, il me suffirait d'enlever quelques équipements de haute montagne et le tour serait joué. Je me croyais malin et j'avais, semblait-il, préservé ma liberté jusqu'au bout. ♣

« Le Chemin est une force. Il s'impose, il vous saisit, vous violente et vous façonne. Il ne vous donne pas la parole mais vous fait taire »

Compostelle Marcher vers l'essentiel

» À L'OCCASION DES 1200 ANS DU PÈLERINAGE

DE COMPOSTELLE, *La Vie* vous propose un parcours baigné de splendeurs, d'intimité et de spiritualité. Témoignages, histoire, photos exceptionnelles, réflexion, nature, méditation, guide... Au fil des pages, une invitation à marcher. Marcher vers soi et vers les autres. Marcher vers Dieu.

Un numéro spécial... jusqu'à l'essentiel (6,90 €).

En vente en kiosques et librairies, sur laboutiquela vie.fr ou au 01 48 88 51 05.

